



Le voyage en France de Mûsa agg Amastan

Paul Pandolfi

► To cite this version:

| Paul Pandolfi. Le voyage en France de Mûsa agg Amastan. Le Saharien, 2016. <hal-03174239>

HAL Id: hal-03174239

<https://hal.science/hal-03174239v1>

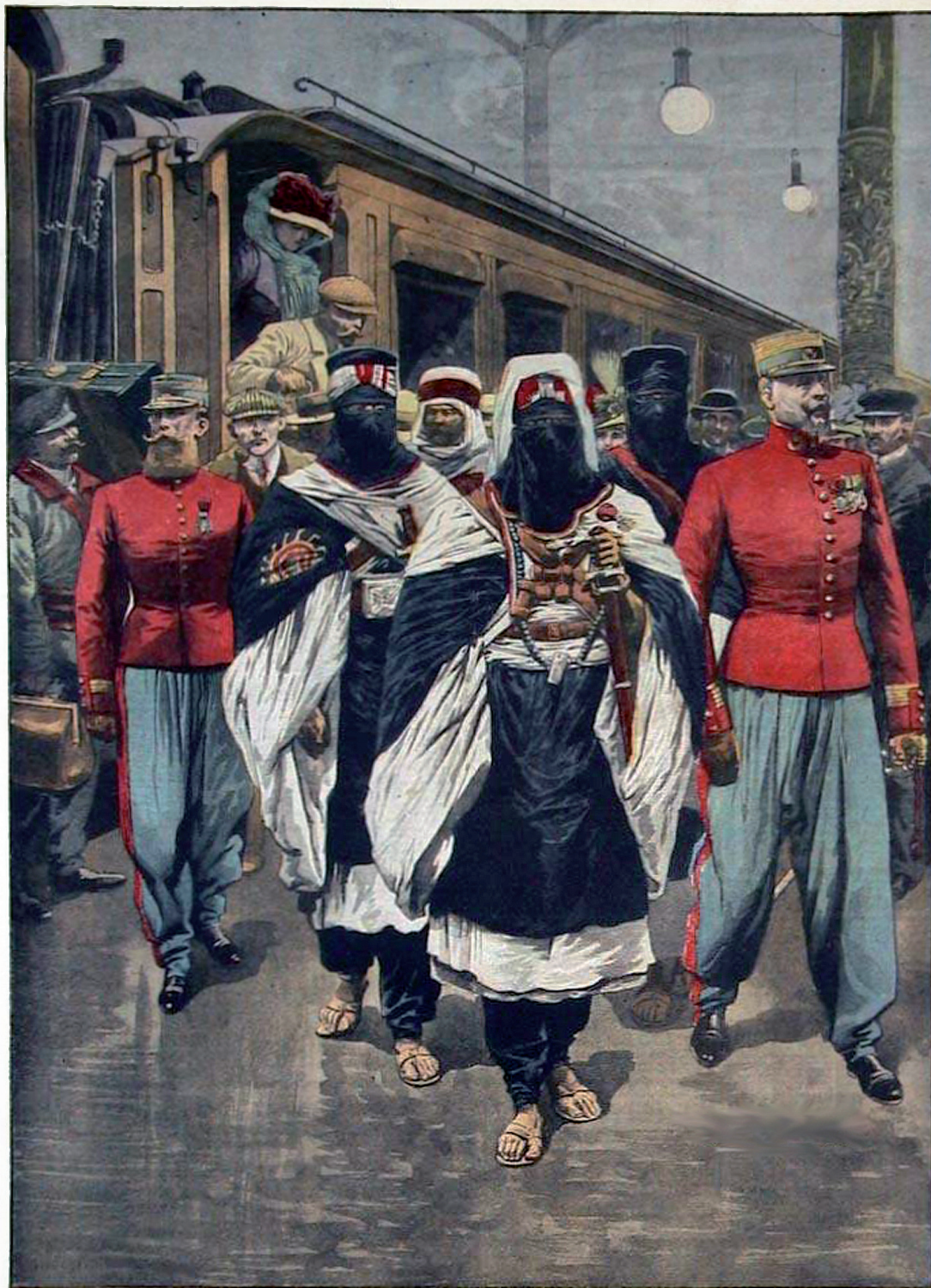
Submitted on 23 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



ARRIVÉE A PARIS DE MOUSSA AG AMASTANE
Amenoukal des Touareg Hoggars

Par Paul Pandolfi

Le voyage en France de Mûsa agg Amastan



Début août 1910, Mûsa agg Amastan, le chef (amenokal) des Kel-Ahaggar arrive en gare de Lyon à Paris. Il est accompagné de deux autres nobles de l'Ahaggar : Soughi ag Chikkat et Ouenni ag Elmennir. Sur la célèbre une du « Petit Journal » qui illustre cet événement, on retrouve également les deux militaires français qui les escorteront durant leur périple sur le sol français : Laperrine et Nieger.

La Mission Touareg (selon la dénomination officielle) avait débarqué du Charles Roux le 6 août à Marseille. Elle résidera en France métropolitaine durant plus d'un mois. Ce n'est que le 16 septembre que Mûsa et ses compagnons embarqueront sur le Ville d'Alger pour rejoindre l'Algérie. Ce voyage du chef touareg en France concrétise une idée qui remonte déjà à quelques années. S'il est bien évidemment approuvé par les autorités d'Alger et Paris, souhaité par Laperrine et les siens, il doit aussi beaucoup au Père de Foucauld.

UN PROJET ANCIEN INITIÉ PAR CHARLES DE FOUCAULD

Dès la première rencontre entre Mûsa et le Père de Foucauld à In Ouzel en juin 1905, il fut question de ce voyage. Dans son diaire, quand il résume ses entretiens avec le chef touareg, il note : « *En résumé, Moussa est un bon et pieux musulman, ayant les idées et la vie, les qualités et les vices d'un musulman logique, et ayant en même temps l'esprit aussi ouvert que possible. Il désire beaucoup aller à Alger et en France.* » (1993 : 178).

Suite à cette rencontre qui scella le principe de l'installation du Père dans l'Ahaggar (Pandolfi 1997), Foucauld explicitera sa proposition dans une longue missive envoyée le 13 juillet 1905 au Père Charles Guérin :

« *Albéric a un désir très vif d'aller à Alger, et même à Paris... Ce voyage aurait des avantages faciles à comprendre... Il*

Albéric : Depuis avril 1905, dans leur correspondance, Foucauld et le Père Guérin utilisait un langage codé pour désigner personnes et lieux (voir 1998 : 334). Dans sa lettre du 13 juillet, Foucauld avertit son correspondant que Mûsa sera désormais dénommé... Albéric.

aurait des inconvénients : la désillusion d'être bien petit et reçu bien médiocrement, si les autorités lui font peu d'honneur ; l'illusion de se croire plus qu'il n'est si on lui fait honneur... De toute manière, il est à craindre qu'il soit difficile à contenter... D'autre part, la vue de nos marabouts, de nos maisons religieuses, la connaissance de vos pères, de vos sœurs, lui seraient excellents ; et il a si envie de voir Alger, Paris, la France, que l'on peut espérer qu'il serait très reconnaissant à qui lui ferait faire ce voyage. Je ne puis ni le piloter ni lui payer ce voyage. Si vous désirez lui donner l'hospitalité à Maison-Carrée, et le faire piloter, soit à Alger soit surtout à Paris, je pourrais lui faire vos propositions d'hospitalité et le conduire ou le faire parvenir à Maison-Carrée, soit que je l'amène avec moi cet automne, soit que ce soit pour plus tard... Si vous lui offriez cela, il faudrait 1° lui payer tous les frais de voyage, car il n'a aucun argent, 2° compter qu'il aurait avec lui au moins deux autres personnes, son khodja (secrétaire et interprète), et un domestique ; peut-être aurait-il trois personnes avec lui... L'hospitalité à lui donner serait simple : une chambre pour lui, une pour sa suite, du couscous, du lait, du thé. Il est simple, intelligent, raisonnable ; l'ennui, c'est qu'il voudra être en relation avec les autorités... Voyez ce que vous voulez faire... Si vous lui offriez cela (à votre place, malgré les inconvénients, je le lui offrirai, en spécifiant que c'est une hospitalité de marabouts, dans une zaouïa de religieux retirés du monde, qu'on lui offre), je lui ferai votre commission... S'il n'accepte pas, ce sera toujours une proposition gracieuse ; s'il accepte, cela le mettra, je crois, étant donné son caractère, en amitié sérieuse et durable avec vous. Si vous voulez lui faire cette offre, télégraphiez-moi le plus tôt possible à Adrar, par Timimoun : mettez simplement "serais heureux de recevoir Alberic à Alger et à Paris - ou bien à Alger non à Paris"... afin que je puisse, le plus tôt possible, faire votre commission, et que je sache comment la faire. Si vous faites cette offre, je vous engage à la faire complètement et à offrir, non seulement Alger, mais Paris : la vue de nos familles lui sera bonne. La famille n'existe presque pas ici, moins encore que chez les Arabes ; la vue d'un pays entièrement chrétien, sans Arabes, lui sera bonne : rien n'empêche que vous le conduisiez quelques jours chez des amis, chez ma sœur, par exemple, à la campagne, et quelques jours à Notre-Dame-des-Neiges. » (1998 : 356-358)



▲ Mûsa agg Amastan en voiture, un mode de locomotion qu'il appréciait tout particulièrement. Notez comment il est encapuchonné. Et ce n'est pas seulement parce qu'il avait sa tenue traditionnelle. En fait, bien que nous soyons en plein mois d'août, il a froid !

Si déjà, en temps normal, il fait beaucoup plus frais à Paris qu'à Tamanrasset, en cet été 1910 la température a été particulièrement basse. Les annales officielles de la météorologie indiquent que durant ce mois d'août 1910 les températures avaient atteint des valeurs que l'on n'avait pas relevées depuis 1851...

Cette lettre nous renseigne davantage sur une des facettes de la personnalité de Foucauld que sur le déplacement à venir de Mûsa. Acquis à l'idée que ce voyage serait bénéfique au chef des Kel-Ahaggar, Foucauld fait feu de tout bois et ne laisse guère au destinataire de sa missive la possibilité d'être en désaccord avec ses vues. Certes il emploie le conditionnel, certes il propose à Monseigneur Guérin de juger si son montage est réaliste, mais il se hâte d'ajouter : « à votre place, malgré les inconvénients, je le lui offrirai... »

De même laisse-t-il à son correspondant la liberté de choisir entre un voyage qui se réduirait à Alger et un autre où Mûsa se rendrait aussi à Paris. Mais, là aussi, il ne peut s'empêcher de donner fermement son avis : « Si vous faites cette offre, je vous engage à la faire complètement et à offrir, non seulement Alger, mais Paris. » Autre point remarquable : le type de voyage projeté. Même si Mûsa est devenu un personnage politique reconnu, Charles de



▲ Cette photo a été prise devant le Cercle militaire de Paris. Elle est parue en août 1910 et était simplement légendée : « Le caïd des Touareg et sa suite à Paris. »

Foucauld – avec une certaine naïveté – se plaît à imaginer un voyage le plus éloigné possible d'un déplacement officiel. Ainsi propose-t-il que Mûsa soit humblement accueilli et hébergé par les religieux (« *une hospitalité de marabouts* ») et que, durant son séjour, il puisse fréquenter des familles chrétiennes (dont celle de sa sœur) et des institutions religieuses comme Notre-Dame-des-Neiges. Tout cela alors qu'en France le débat sur la loi de séparation des Églises et de l'État atteint son paroxysme. Depuis 1904 les liens diplomatiques avec le Vatican sont rompus et, l'année suivante, la loi de séparation entre les Églises et l'État sera votée par les deux Chambres. Naïveté ou inconscience de Foucauld ?

Voyage organisé

Le 23 octobre de cette même année 1905, Foucauld noircit plusieurs pages de son diaire pour y consigner les conseils qu'il prodigue à Mûsa, avant que ce dernier rencontre Laperrine. Par deux fois, Foucauld y plaide pour des « *Voyages de Touareg en France ; non seulement voyages, mais séjours de quelque durée.* » Concernant Mûsa, il se montre plus péremptoire : « *Il faut [...] que Moussa soit instruit : (voyage en France prochain ; voyages fréquents et relations affectueuses au Touat et en France).* » Et, un peu plus loin, il prend soin de préciser le type de voyage souhaité pour le chef Kel-Ahaggar :

« *Un voyage à Alger, et surtout à Paris, sera très utile à Moussa, non pour obtenir ceci ou cela, ni pour le faire connaître des autorités, mais pour lui faire connaître la France et les Français avec qui il a à traiter, et pour lui ouvrir l'esprit sur une foule de choses. Je l'engage beaucoup à ce voyage.* » (1986 : 56-59)

Deux ans plus tard, le Père de Foucauld continue à œuvrer pour ce voyage de Mûsa en France comme en atteste sa lettre au commandant Lacroix datée du 21 novembre 1907. Après avoir annoncé que Mûsa a décidé de s'établir à Tamanrasset, d'y construire une maison et une mosquée et d'y développer les cultures, Foucauld revient sur l'intérêt d'un tel voyage. Mais il prend également garde de préciser quel type de périple il souhaite pour son protégé.

« *C'est un homme fort intéressant. On est étonné d'une aussi grande ouverture d'esprit jointe à l'ignorance de tant de choses ; il serait extrêmement désirable qu'il fasse un voyage en France, mais un voyage sérieux pour son instruction, pour se faire une idée juste des choses, pas un voyage stupide où on lui rend des honneurs absurdes et où, en le montrant comme une bête curieuse, on lui fasse voir que les brasseries, beuglants, etc. Il faut être très bon pour lui, car il le mérite par sa valeur très réelle, étonnante chez un illettré perdu dans son désert ; mais il faut faire toutes choses au mieux de son intérêt véritable et du bien public, c'est-à-dire tâcher de le perfectionner en rectifiant ses jugements et augmentant ses connaissances.* »

Suit un développement en trois points principaux : Mûsa est un musulman « *vraiment, sincèrement musulman* ».

- Cela est dû à la « *très salubre et énorme influence* » qu'a sur lui son maître spirituel, Cheïkh Bâye, « *marabout kunta* » résidant dans l'Adrar des Ifoghas.
- Mais, en l'absence de Bâye, le chef Kel-Ahaggar subit l'influence pernicieuse des marabouts du Touat.

Puis, Foucauld explicite davantage son désir de voir Mûsa réaliser un voyage en France.

« *C'est pourquoi je désire beaucoup qu'il fasse un voyage en France, mais un voyage sérieux, avec quelqu'un de très bien, pas un farceur ni un cornac de bas étage ; et un voyage en France, pas en Algérie, c'est-à-dire séjournant extrêmement peu en Algérie où le contact avec les Musulmans ne pourra lui être que très mauvais ; il n'est déjà que trop musulman : sa*

ferveur, s'il venait à laisser prendre empire sur lui à de mauvais conseillers, pourrait l'entraîner à des fautes ; s'il fait ce voyage en France que je désire tant pour lui, et dont il a tant besoin pour le compléter dans la mesure du possible, il est désirable qu'il n'emmène que son khodja... » (in Gorrée, 1946, 2 : 46-48)

Dans cette missive, outre un portrait élogieux du chef touareg, Foucauld précise à nouveau la teneur de ce déplacement : « *un voyage sérieux pour son instruction, pour se faire une idée juste des choses...* ». Mais, un argument apparaît ici comme déterminant. Il s'agit de « *le perfectionner en rectifiant ses jugements et augmentant ses connaissances.* » Traduction : le voyage tel que l'envisage Foucauld a peut-être (surtout ?) pour objectif de combattre cette influence néfaste des marabouts musulmans, « *les pires des hommes* », sur le chef touareg. Rien ne l'illustre mieux que la recommandation d'un court passage par l'Algérie du Nord afin de réduire au minimum les éventuels contacts de Mûsa avec les religieux musulmans.

Foucauld n'a donc pas cessé d'intervenir, à son niveau, afin que le voyage en France du chef Kel-Ahaggar puisse se réaliser. Il pouvait aussi compter sur le général Laperrine. Le désir de Mûsa et la volonté de Foucauld avaient trouvé en lui un partisan dévoué. Dans un document intitulé, « *Rapport du Lieutenant-colonel Laperrine, sur les solutions qu'il propose à un certain nombre de questions traitées dans le rapport de tournée de Mr le Capitaine Dinaux* », Laperrine après avoir dressé un portrait élogieux de Mûsa et de son action, demandait pour l'amenokal la croix de la légion d'honneur, un burnous rouge « *de prix* » et des avantages pécuniers. Mais surtout il terminait ainsi :

« Reste une leçon de choses capitale, c'est le voyage de Moussa à Alger et en France. Il le désire vivement, il s'en est ouvert d'une façon toute particulière au Père de Foucauld. Je crois que ce serait une très bonne chose, et qu'il faut l'y encourager. Ce voyage pourrait se faire sans inconvénient au printemps 1907. » (AOM - OA 46).

Un autre document d'archives laisse supposer que, par la suite, Laperrine avait dû préciser sa demande. Durant son voyage, Mûsa serait accompagné par trois autres Kel-Ahaggar. Le séjour en France s'étendrait sur un peu plus de trois semaines dont 8 jours à Paris et 15 jours en province. Las, une correspondance du gouverneur général de l'Algérie, datée du 15 mars 1907, signifiait au général, commandant la division d'Oran, que cette demande était refusée « *car financement pas possible* ». Et le courrier se terminait ainsi : « *Je*

vous serai très obligé en conséquence de vouloir bien aviser le Commandant du Territoire des Oasis qu'il ne me paraît pas possible en ce moment de donner suite à ce projet. » (AOM – OA 46)

Fin 1908, Foucauld a désormais (enfin ?) compris qu'il ne sera ni l'organisateur ni l'accompagnateur de l'éventuel voyage du chef Kel Ahaggar. S'il y est toujours favorable, d'autres se chargeront de ce déplacement officiel vu le statut de Mûsa. Dans une lettre à Monseigneur Guérin, il écrit le 20 septembre 1908 : « *Je crois qu'il serait très utile d'emmener de temps en temps un Touareg bien choisi et capable d'en profiter, faire un voyage de quinze jours ou trois semaines en France. Pas Moussa, qui ne peut se passer de voir les autorités et est une personne officielle ; on lui fera faire ce voyage, mais d'autres que moi. Pour ceux qui sont simples particuliers et n'ont à voir aucune autorité, je leur ferai volontiers faire ces voyages, un par an, si j'en trouve à qui je crois que ce soit réellement utile (utile non seulement à eux mais aux autres, par leur influence) et qui le désirent, et si d'ailleurs les circonstances s'y prêtent. » (1998 : 637)*

C'est là une des premières annonces du voyage qu'il réalisera en 1913 avec Ouksem ag Chikat (voir Pandolfi 2016).

Le voyage de 1910

En 1910, le principe d'un voyage en France de Mûsa est désormais acquis. Il n'est pas sûr que cette acceptation soit due à des finances plus florissantes puisque c'est là l'argument qui avait été opposé à la précédente demande de Laperrine en 1907. Il semble plus probable que les autorités françaises estiment que désormais les relations établies avec le chef des Kel-Ahaggar sont consolidées et la présence française dans la région solidement établie.

Le 5 août, la Mission Touareg embarquait sur le *Charles Roux* à Alger. Après Marseille où ils passèrent une nuit, les Touaregs rejoignirent par train la capitale française. Outre Mûsa, la Mission Touareg comprenait trois autres personnes : deux nobles Kel Ahaggar, Ouenni ag Elmenir et Soughi ag Chikkat, plus un interprète.

Ouenni ag Elmenir fut un des premiers nobles de l'Ahaggar à s'engager dans les compagnies méharistes. Assez rapidement il y fut nommé maréchal des logis. Il était particulièrement apprécié par les officiers sahariens et par le Père de Foucauld. Ce dernier souhaitait d'ailleurs que lui seul accompagne Mûsa durant son voyage en France. Dans une lettre adressée à Sigonney, le 14 juin 1910, le marabout écrivait : « *Je n'ai aucune autre nouvelle de Moussa*

Ouenni ag Elmenir : son père, Elmenir ag Adéessa, plus connu sous le nom d'Akcham, de la tribu des Iboglan, était un bandit célèbre que l'on crut à tort être l'un des assassins de Morés (voir Gorrée 1948, 2 : 375).

que celle que j'ai reçue aujourd'hui par vous et par sa lettre. D'après ce qui était convenu avec le colonel lorsqu'il s'est séparé de Moussa, celui-ci devait, dans son voyage en France, n'avoir aucun autre compagnon que Ouenné, que Moussa lui-même avait indiqué comme le compagnon qui lui était le plus agréable – le choix est fort bon, et c'est vraiment le seul avec Moussa qui soit capable actuellement de profiter du voyage et qui soit pour Moussa un compagnon utile et agréable. » (in Gorrée 1946, 2 : 206). Durant la période 1915-1917, Ouenni devint un des principaux soutiens de Mûsa et il se trouva détaché auprès de lui durant cette période (voir Pandolfi 2006 : 263).

Soughi ag Chikkat, de la tribu des Kel-Ghela, ne bénéficiait pas de la même unanimité auprès des militaires français et du Père de Foucauld. Après 1910, il fut plusieurs fois en conflit avec Mûsa et mis à l'amende par ce dernier (cf. Gorrée 1946, 2 : 158). À compter de 1915, Soughi entra même en conflit ouvert avec le chef Kel Ahaggar et participera à la grande révolte qui enflamma alors le Sahara. Dans une lettre à Cauvet du 11 mai 1917, Laperrine écrit : « C'est Anaba avec Soughi ag Chikat, son gendre [...] qui dirigent les Hoggars révoltés... » (in Pandolfi 2006 : 279)

Significativement, dans la lettre qu'il adressa à Sigonney pour relater son voyage, Mûsa ne fera pas mention de Soughi mais encensera Ouenni : « Je ne puis pas assez faire l'éloge d'Ouenné ; il est parfait de toute manière, intelligent, vif, discret, actif, de bon conseil ; j'ai été bien heureux de l'avoir avec moi. » (in Gorrée 1946, 2 : 219)

Enfin, adjoint à cette délégation, Anini, le jeune interprète arabe. On le reconnaît facilement sur les clichés photographiques car il est le seul à ne pas se voiler le bas du visage.



▲ La Mission Touareg reçue chez les militaires.

D'étonnements en étonnements...

Si l'on en croit un article paru dans *Le Petit Journal* du 9 août 1910, l'étonnement du chef touareg débuta dès la traversée qui le conduisit à Marseille. Ce fut en premier lieu la découverte de la mer par cet homme qui « ne connaissait comme grande étendue d'eau que la nappe liquide qui s'étend entre les deux rives du Niger. » La délégation touarègue eut également droit à une visite guidée du navire. « Moussa ag Amastane fut émerveillé ; il n'avait aucune idée de ces grands palais flottants qui transportent des centaines de voyageurs. La machinerie et les diverses installations électriques l'intéressèrent tout particulièrement. » Autre moment de stupéfaction : le message télégraphique que, depuis le navire, Mûsa put envoyer au général Bailloud pour le remercier de son accueil à Alger... Peu de temps après, la réponse que, par la même voie, lui fit parvenir le général... Et ce n'était là qu'un début.

Durant leur séjour sur le sol français, tout fut mis en œuvre pour impressionner durablement la délégation touarègue. En témoignent les nombreux articles de presse qui rendirent compte au jour le jour des pérégrinations de Mûsa et des siens. À Paris, les Touaregs eurent droit, entre autres, à des promenades en automobile, à une montée à la Tour Eiffel, à une visite du Musée de l'Armée, à une ballade au Bois de Boulogne, à une soirée à l'Opéra... Et, le 14 juillet, ils purent assister au traditionnel défilé sur les Champs-Élysées.

Quelques excursions en province permirent aussi aux autorités de montrer la puissance industrielle de la France : visites d'usines au Creusot le 19 août, de mines à Bruay le 30 du même mois et déplacement dans le nord de la France, à Lille et Roubaix, le 1^{er} septembre.

Mais il fallait aussi exhiber devant les *guerriers du désert* la puissance militaire du pays. Les visiteurs furent plusieurs fois conviés à des démonstrations militaires : manœuvres à Créteil, le 9 août, et à Issy-les-Moulineaux le 12 août. Et, pour faire encore plus impression, on aura recours à l'aviation. Le 17 août, la délégation touarègue assistera au meeting aérien *Les Ailes victorieuses*. Le 27, Mûsa et les siens assisteront à une nouvelle démonstration aérienne au camp de Chalons-sur-Marne.

On le voit le programme était chargé. Prenons l'exemple de la journée du 12 août : le matin, Mûsa et ses accompagnateurs sont présents à des manœuvres de cavalerie à Issy-les-Moulineaux, puis après le repas de midi, envoyés en promenade au Bois de Boulogne, avant une visite de Musée de l'Armée et des Invalides. Pour clôturer cette journée, ils sont conviés à une soirée à l'Opéra...

Dans cette agitation permanente, nul doute que les deux jours passés à Barbirey-sur-Ouche en Bourgogne, chez la sœur et le beau-frère de Charles de Foucauld, durent apparaître à Mûsa comme un havre de paix. C'est Laperrine

qui, en juin 1910, avait demandé à Foucauld la possibilité que la délégation puisse se rendre dans la famille de Blic. Dès le 1^{er} juillet, le marabout en avait informé les siens. Dans sa lettre, il dressait ce portrait du chef touareg : *« Moussa est mon meilleur ami parmi les Touaregs. Je l'aime et je l'estime. Il est d'une intelligence supérieure, d'un courage et d'une force de caractère hors pair, et vraiment vertueux quoique musulman, bon musulman d'ailleurs, le seul d'entre tous les Touaregs qui soit pieux. »*

Conduite par le capitaine Nieger, la délégation résida à Barbirey-sur-Ouche les 3 et 4 septembre 1910. Des notes de Charles de Blic, le neveu et filleul de Foucauld, nous fournissent quelques renseignements sur ce séjour. Un témoignage précieux que nous a communiqué Antoine Chatelard. On y apprend notamment que les Touaregs purent observer le fonctionnement d'une écluse et qu'ils visitèrent un moulin à farine à Gissey-sur-Ouche, distant d'à peine 2 kilomètres. Ils apprécèrent, si l'on en croit ce témoignage, la musique et les chants des nièces de Charles de Foucauld. Quelques réflexions des voyageurs nous sont aussi rapportées. Ainsi Mûsa découvrant la cave voûtée de la demeure de Barbirey : *« Cela ferait une bonne prison. »* Ou encore cette réplique adressée à Nieger qui demandait aux invités de ne pas fumer avant d'avoir obtenu l'autorisation de leurs hôtes : *« Mais, vous quand vous venez dans nos tentes vous le faites bien, vous fumez sans rien demander. »* Commentaire de Charles de Blic : *« Et le capitaine reste coi. »*

Dès le départ de Mûsa de Barbirey, Marie de Blic écrira à son frère qui lui répondra le 15 octobre : *« Merci de ta lettre du 4 août et de tout ce que tu as fait pour Moussa et les siens. Merci du portrait de Moussa. »* (1996 : 113). Quant au chef touareg, sur le chemin du retour, depuis Alger le 20 septembre, il écrira à Foucauld :

« À l'honoré, l'excellent, notre ami et cher entre tous, le Sieur prêtre Abed Aissa ('abd 'issa), le sultan Moussa ben Mastane te salue... Comment vas-tu ? Si tu désires de nos nouvelles comme nous demandons des tiennes, nous allons bien, grâce à Dieu, et nous n'avons que des bonnes nouvelles à te donner. Voici que nous arrivons de Paris, après un heureux voyage. Les autorités de Paris ont été contentes de nous. J'ai vu ta sœur (= Marie de Blic), et je suis resté deux jours chez elle ; j'ai vu de même ton beau-frère ; j'ai visité leurs jardins et leurs maisons. Et toi, tu es à Tamanrasset comme le pauvre ! À mon arrivée, je te donnerai toutes les nouvelles en détails. »

Cette missive parvint à Foucauld le 1^{er} novembre 1910. Il en informa aussitôt sa sœur en ces termes : *« Ma bonne chérie, ta lettre du 23 septembre*



◀ Les Touareg se sont rendus à Issy-les-Moulineaux, au sud-ouest de Paris, pour voir évoluer des avions.

Ils étaient accompagnés du colonel Laperrine, à gauche sur la photo. Notez le parapluie tenu par Anini, l'interprète arabe.

Il faut rappeler que voir des avions voler était encore exceptionnel : le premier avion avait décollé à peine 7 ans plus tôt...

Mais, pour ces visiteurs, ce n'était jamais qu'une curiosité de plus.

vient d'arriver. [...] J'ai reçu en même temps une lettre de Mûsa dont l'adresse est amusante : je te l'envoie ; il m'écrit d'Alger, me donne de tes nouvelles et de celles de Raymond, me dit combien il est reconnaissant de votre accueil ; il n'est pas encore arrivé ; il sera ici dans quelques jours. » (in Bazin 1921 : 392) Adresse amusante ? Pour mieux comprendre la remarque de Foucauld sur l'adresse de Mûsa à Alger, il faut savoir que la missive du chef touareg est écrite sur un papier à lettres de *L'Hôtel de l'Oasis*. Cet établissement, suite au passage de Mûsa, deviendra le lieu d'hébergement favori des Touaregs à Alger.

Lors de ces divers déplacements, la délégation touarègue créa souvent l'événement. Ce fut le cas dès son arrivée à Marseille. Le correspondant local du journal *Le Temps* écrivait alors : *« Moussa ag Amastane a été l'objet d'une vive curiosité à son débarquement. »* Par la suite, cet intérêt ne se démentit pas. Ainsi, dans un article paru dans *Le Figaro* et rendant compte du meeting aérien du 18 août à Issy-les-Moulineaux, on pouvait lire : *« et dans une auto, au bord de la piste, Moussa ag Amastane et trois touaregs de sa mission ; le visage voilé, l'œil étincelant, ils attendent, au milieu de la curiosité du public, la venue des hommes de l'air. »*

Dans les nombreux articles que la presse consacra à ce voyage, on trouve parfois des détails plus ou moins croustillants. Dans celui intitulé *Le dernier désert où l'on rit*, paru le 10 août dans *La Croix*, on apprend que *« ce qui semble le plus drôle à Moussa ag Amastane, depuis qu'il a mis les pieds*



▲ À Liancourt, au nord de Paris dans l'Oise, la Mission Touareg visita une ferme et une usine de meulage.

en Europe, c'est le chapeau haut de forme. Le farouche enfant du désert a fait l'acquisition d'un huit-reflets pour se déguiser au retour et amuser les Touareg. Allons ! Cette vieille gaieté du désert n'est pas morte ! » Plus tragique, l'événement rapporté dans *Le Petit journal* du 31 août, suite à la visite des mines de Bruay : « Comme les Touareg venaient de passer et quitter la gare, M. Maillard, chef de gare de Béthune, qui les avait reçus, regagna son bureau. Il y était depuis quelques secondes lorsqu'il mourut (sic) subitement. Un médecin présent lorsqu'il s'affaissa sur son bureau ne put que constater le décès. »

Certainement à l'instigation de Laperrine et de Nieger, plusieurs journaux profitèrent de ce voyage pour informer leurs lecteurs des caractéristiques de la société Kel-Ahaggar et de la politique coloniale des autorités françaises. Tel est le cas de deux entretiens avec Laperrine parus l'un dans *L'Aurore* du 8 août et l'autre dans *Le Petit Parisien* du 9 août 1910 (nous en publions le texte intégral en fin d'article). Dans le même quotidien, Nieger reviendra, le lendemain, sur ce qui étonne le plus les voyageurs touaregs, puis sur les caractéristiques de la vie nomade, sur le « caractère touareg ». Et, au journaliste qui se demande si les Touaregs ne sont pas « à peu près insensibles à l'art », il répondra en faisant explicitement référence aux travaux du Père de Foucauld. « Point du tout. Leur littérature est très riche, très originale. Le Père de Foucauld qui le premier a pénétré les mœurs et la langue touarègue, a réuni plus de 2000 poèmes lyriques,

guerriers, rustiques, satiriques, d'un caractère extrêmement intéressants, et dont nous aurons avant peu des traductions excellentes, en même temps qu'une grammaire et deux dictionnaires. » Cette déclaration est pour le moins étonnante quand on sait combien Foucauld tenait à ce que ses travaux restent anonymes ou, au mieux, publiés sous le nom de Motylinski décédé en 1907. Il le répétait avec force dans une lettre adressée au Père Guérin le 15 janvier 1908 : « Mon très cher Père, jamais, jamais, jamais, je ne permettrai que rien ne soit publié sous mon nom de mon vivant, et je défendrai formellement qu'on le fasse après ma mort [...] Moine, mort au monde, je tiens à l'être complètement... » (1998 : 584) Foucauld continua d'ailleurs jusqu'à la fin de sa vie à exprimer le même désir d'anonymat comme en témoigne, entre autres, sa lettre du 11 mai 1914 à René Basset. (2001-2002 : 254)

Quel(s) effet(s) sur Mûsa ?

Quand, le 21 septembre 1910, le gouverneur général d'Algérie écrira au colonel Nieger pour le remercier du rôle qu'il a joué dans ce voyage, il précisera que Mûsa et ses compagnons sont revenus « enchantés de leur voyage, et ils manifestent bien haut leur satisfaction et leur enthousiasme ». Mais, là encore, on doit se référer au témoignage du Père de Foucauld.

Dès son arrivée à Tamanrasset, le 14 décembre 1910, avant même de rejoindre les siens, Moussa a tenu à rendre visite au marabout. Dans une lettre qu'il adresse ce même jour au colonel Sigonney, Foucauld rend compte de cette visite. Il y précise que le chef touareg « est ravi de l'accueil que tous lui ont fait. Le gouverneur lui a donné une montre en or, avec dédicace gravée. »

Puis, se référant à un courrier de Dinaux qui vient de lui parvenir, il dresse la liste de tous les Sahariens que Mûsa a rencontrés lors de son voyage : Dinaux, Gautier, Villate, Dubois, Cauvet... Mais surtout, ce même jour, il se mue en secrétaire de Musa afin que celui-ci puisse répondre à une correspondance que lui avait adressée ce même Sigonney. Il y est bien sûr question du voyage que Mûsa vient de réaliser. Rien ne paraît mieux dire l'effet produit sur Mûsa que la phrase qui conclut ce passage :

« Mon Lieutenant, Je vous salue beaucoup, beaucoup. Je suis arrivé aujourd'hui d'In Salah à Tamanrasset, et avant d'aller dans ma maison je me suis arrêté chez le marabout qui m'a traduit votre lettre. Je vous en remercie beaucoup [...] Je suis revenu très bien portant de mon voyage en France ; je n'y ai trouvé que le bien, que bon accueil, que réception bienveillante. Je remercie Dieu de la bonté que tous ont eue pour moi. J'ai vu plus de choses que je ne pourrai en raconter, et j'aurai beau raconter, on ne me comprendra pas, car on ne peut pas se faire une idée de ces choses sans les voir. » (in Gorrée 1946, 2 : 218)

Pour les autorités coloniales, l'intérêt d'un tel voyage était parfaitement clair. Il s'agissait en exposant au chef touareg la force (industrielle et militaire notamment) de la France d'impressionner suffisamment la délégation pour que toute (éventuelle) idée de révolte apparaisse comme utopique et que les Kel-Ahaggar deviennent dès lors des alliés sûrs.

Objectif atteint si l'on en croit la lettre du Gouverneur Général précédemment citée : « *J'ai tout lieu de croire [...] qu'ils seront longtemps pénétrés de notre puissance et des avantages de notre civilisation et que, curieux, éclairés, ils contribueront de plus en plus à la pacification et au développement économique du pays touareg.* »

Le docteur Hérissou qui se trouvait dans l'Ahaggar à cette époque confirme cette stratégie et pense que cet objectif fut bien atteint : « *La conception du voyage de Moussa ag Amastane à Paris fut de l'habileté politique. Cela facilita grandement notre tâche. Les Touareg croyaient être d'une race plus estimable que celle des Français. Ils se sentirent un peu humiliés. L'espoir de retrouver un jour l'indépendance s'évanouissait pour toujours de leur esprit.* » (1937 : 308).

Cet objectif était aussi celui des officiers qui accompagnaient la délégation touarègue. Toutefois, Laperrine et Nieger, voulaient également profiter de ce déplacement, largement couvert par la presse, pour mieux faire connaître la société touarègue et leur action au Sahara à leurs concitoyens. En effet, la politique qu'ils impulsaient était alors [loin de faire l'unanimité](#) parmi les politiques et les militaires en charge du Sahara. Il y avait donc là un moyen privilégié de mieux en expliquer les tenants et aboutissants. Cela paraît évident dans les entretiens qu'ils accordèrent à plusieurs journaux. À cet égard, l'article *Sahariens et Sahara* publié dans *Le Temps* du 13 août est un modèle du genre. Notons d'ailleurs qu'il fut intégralement reproduit en août 1910, avec le même titre, dans le numéro 8 de cet organe du parti colonial qu'était le *Bulletin du Comité de l'Afrique Française*. Le texte est un éloge argumenté de l'action de Laperrine : création des compagnies sahariennes, volontarisme, politique dite d'appropriation... Et il se termine même par une note critique envers les officiers du Soudan dont on sait que les rapports avec Laperrine furent parfois conflictuels.

Un autre témoignage intéressant est celui du docteur Hérissou, médecin militaire en poste dans l'Ahaggar de 1909 à 1911. Dans son ouvrage intitulé *Avec le Père de Foucauld et le général Laperrine* paru en 1937, fondé pour

[Loin de faire l'unanimité](#) : pour mieux comprendre les dissensions qui pouvaient exister entre Laperrine et les autorités d'Alger et Paris, vous pouvez lire *Une correspondance saharienne. Lettres inédites du général Laperrine au commandant Cauvet*, paru chez Khartala en 2016.



▲ La mission Touareg assiste à des manœuvres militaires sur les berges de la Marne. À l'extrême droite, le colonel Laperrine et à ses côtés Mûsa agg Amastan.

l'essentiel sur des notes prises durant son séjour saharien, il consacre plusieurs pages au voyage de la Mission Touareg. Elles sont intéressantes car, outre le fait qu'il fut un témoin direct du retour de Mûsa, elles se démarquent du discours assez convenu qui est celui de la plupart des commentateurs.

Ainsi relève-t-il que plus que par les usines et les avions, les membres de la délégation touarègue furent impressionnés par les animaux : « *Ce qu'ils admirèrent le plus, ce furent les moutons et les bœufs, car ils étaient d'une espèce différente de ceux qu'ils étaient accoutumés de voir et bien plus gros.* » (1937 : 307). De même, il rapporte l'étonnement de Mûsa et de ses compagnons sur la paix qui règne parmi la foule qui parcourt les artères parisiennes. Mais, malgré toutes les choses extraordinaires qu'ils découvraient, les Touaregs n'avaient qu'une hâte : rentrer rapidement chez eux.

Si leur voyage était une découverte dépassant ce qu'ils avaient pu imaginer, aucun n'avait envie de renouveler une telle expérience : « *À Paris, Moussa et sa suite n'ont pas envie les Français, et ils n'ont pas désiré séjourner longtemps dans notre pays. [...] Aucun ne désirait revenir une deuxième fois à Paris, mais la France était pour eux "merveille et étonnement"* » (ibid. : 306-308)

Vu de Tamanrasset, le bilan est plus mitigé

Pour Charles de Foucauld, la donne est différente. S'il a été le premier à souhaiter ce voyage, il ne l'envisageait pas vraiment ainsi. Selon une expression qui revient souvent sous sa plume, il souhaitait un « voyage d'instruction. » À ses yeux, réceptions officielles et soirées à l'Opéra ne permettaient pas à Mûsa de parfaire son instruction tant pour lui que pour le bien de son peuple.

Certes, il ne peut se montrer trop critique car il a milité pour ce voyage et, Laperrine et Nieger, les deux accompagnateurs de la mission touarègue, sont de vrais amis. Mais on sent bien que ce n'est pas là le voyage qu'il souhaitait pour le chef des Kel-Ahaggar.

En 1910, des éléments s'opposent au dessein de Foucauld. En premier lieu, Mûsa est désormais devenu un personnage reconnu et une pièce majeure dans la politique alors suivie au Sahara. Il est de fait impossible que son voyage prenne un tour privé. C'est une visite officielle avec tout ce qu'elle implique de décorum. Or, cela convenait parfaitement au désir de Mûsa. Lui était friand d'honneurs et Foucauld le lui reproche souvent. En 1910, le marabout – tout en l'estimant encore – se montre parfois critique envers Mûsa.

Mais surtout, pour Foucauld, Mûsa subit trop l'influence des religieux arabes et participe de fait à l'arabisation et à l'islamisation de l'Ahaggar. Aussi n'est-ce pas un hasard si Foucauld a repris la proposition de Laperrine consistant à accueillir la délégation touarègue à Barbirey, dans la famille de sa sœur Marie. Les missives adressées à cette dernière montrent bien ce qu'il attendait d'un tel séjour tout en regrettant que cela risque d'être le seul (et court) moment d'un vrai « voyage d'instruction ».

La première de ces lettres, datée du 16 juillet 1910, annonçait la possible venue de Mûsa.

« Si Laperrine ou Nieger t'amènent mon ami Moûsa, grand guerrier mais en même temps très bon homme, que j'estime et aime, et qui quoique musulman aime vraiment le bon Dieu, demande à Raymond de le retenir sous votre toit le plus possible, montre-lui bien la maison de la cave au grenier, qu'il ait l'idée de votre vie et de ce qu'est la famille en France. J'ai prié Laperrine de te demander pour lui et Moûsa l'hospitalité un jour ou deux, si cela lui est possible : offrez, toi et Raymond, au bon Dieu les ennuis de la présence de Moûsa chez vous pendant 24 ou 48 heures (s'il va vous voir) ; soyez certains que c'est une œuvre de missionnaire, un apostolat que vous ferez, et des plus fructueux et méritoires : fructueux, car la vue et l'exemple convainquent mieux en un jour que la parole en beaucoup d'années... »

La seconde missive, datée du 16 octobre 1910, remercie les siens de l'accueil qu'ils ont réservé à la délégation touarègue.

« Combien je vous remercie d'avoir reçu Moûsa et ses compagnons : c'est une œuvre d'apostolat que vous avez faite. Vous êtes la seule famille chrétienne qu'ils aient vue : ils ont vu beaucoup d'hôtels, de chemin de fer, de soldats, etc. Mais pas une famille excepté la vôtre. Moûsa est assez intelligent pour comprendre tout ce qu'il voit et retirera certainement grand fruit de son passage à Barbirey. Merci de tout mon cœur. »

Foucauld n'est que partiellement satisfait de la forme prise par le voyage de Mûsa. En plusieurs occasions le chef touareg a certes pu se rendre compte de la puissance française. Mais l'aspect éducatif de son voyage tant pour lui que pour son peuple n'a pas réellement été pris en compte. Dans une lettre adressée le 1^{er} novembre 1910 au Père Voillard, il espère que trois points seront apparus à Mûsa comme nécessaires au progrès des siens : éducation, instruction et surtout la nécessaire sédentarisation de ce peuple nomade.

« Moussa ag Amastane reviendra bientôt de son voyage en France. Très intelligent, pieux et plein de bonnes intentions, tout en n'étant pas parfait, il a, j'espère, profité de son voyage. À son retour, je tâcherai de lui faire comprendre que trois choses sont nécessaires, s'il veut travailler au salut éternel de son peuple, ce qui est son devoir :
1° procurer l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, qui reste aussi abandonnées à elle-même que les animaux ;
2° procurer son instruction dans une certaine mesure ;
3° travailler à rendre son peuple sédentaire, de nomade qu'il est, tout en le laissant un peuple pasteur. » (1998 : 851)

Un mois plus tard, le 9 décembre, il reprendra cet argumentaire dans une lettre à Monseigneur Livinhac, tout en s'interrogeant sur la capacité et la volonté de Mûsa d'œuvrer en ce sens.

« Moussa ag Amastan, chef de l'Ahaggar, qui a fait sous la direction du colonel Laperrine et du capitaine Nieger, chef du bureau arabe d'In Salah, un voyage d'instruction en France, est attendu ces jours-ci. Je voudrais qu'il ait rapporté de son voyage le désir de voir ses compatriotes élever et instruire leurs enfants, au lieu de les laisser libres et aussi

ignorants que les gazelles de leurs montagnes. La question éducation et instruction est intimement liée à celle du nomadisme ; Moussa, si intelligent qu'il est, le sera-t-il assez pour réagir contre les goûts errants de sa race, et essayer de fixer peu à peu son peuple ? » (ibid. : 776-777)

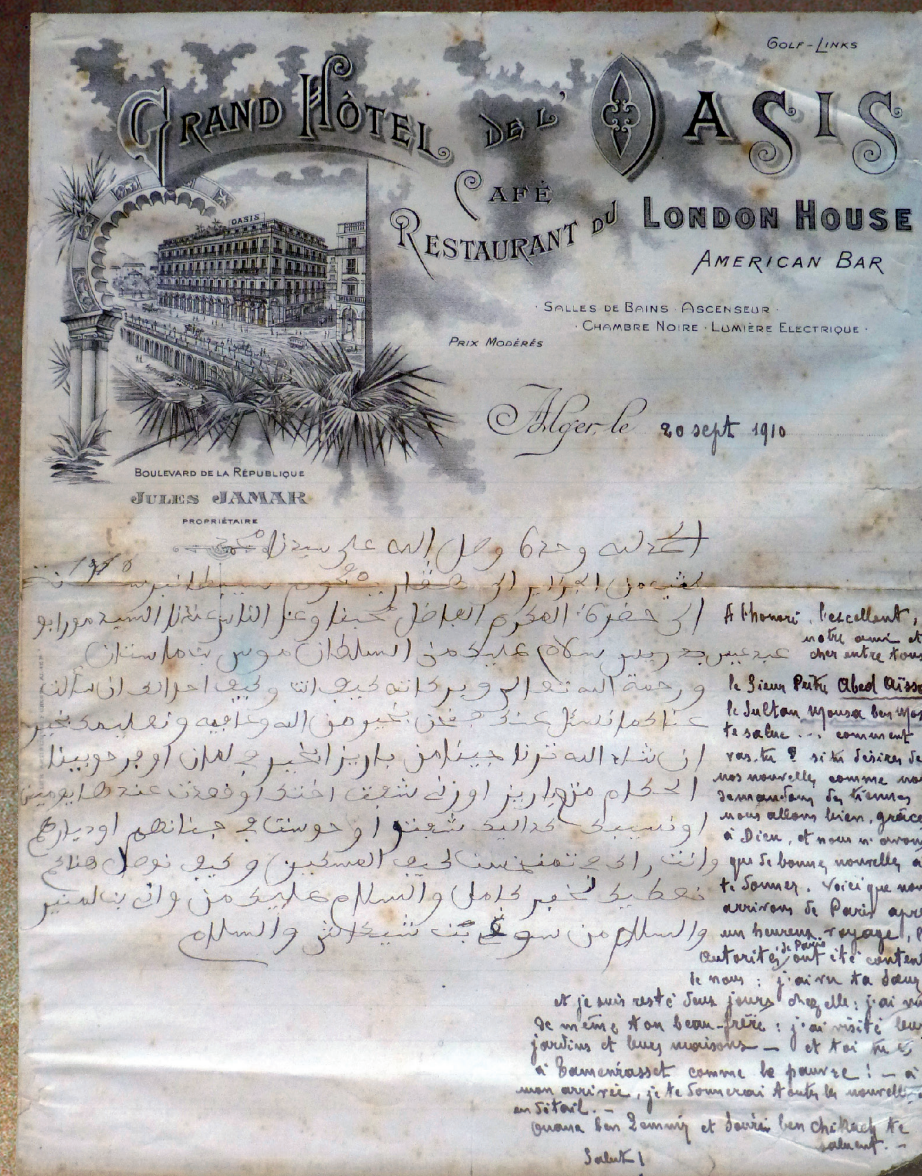
Et après ?

Ce voyage de Mûsa sera fréquemment invoqué pour justifier l'attitude de fidélité que, malgré quelques flottements, Mûsa adoptera en 1915-1917 lors des révoltes qui embraseront alors le Sahara. De nombreux écrits expliqueront, après-coup, la politique alors suivie par le chef des Kel-Ahaggar par l'influence de ce voyage.

Ainsi, Louis Lehuraux, dans un texte publié en 1946, écrira : « Moussa ag Amastan connaissait la France. Au cours d'un voyage en 1910, Laperrine et Nieger lui avaient fait visiter nos arsenaux, nos industries, nos plus belles fermes et il avait assisté à de grandes revues militaires. Le spectacle de la force française l'avait fort impressionné et le souvenir lui en était resté très précis et très vivace. Aussi, ne pouvait-il se résoudre à croire que notre pays pût être vaincu comme l'affirmaient triomphalement nos adversaires et, au fond de lui-même, il lui gardait sa confiance en dépit de son trouble. » (1946 : 161)

Plus importants sont les dires de Foucauld au moment même où la révolte s'étend au Sahara. Le 16 avril 1915, dans une lettre adressée au capitaine Duclos, on peut lire : «... je crois Moussa fidèle à la France parce qu'il comprend, surtout depuis son voyage en France, que c'est nécessité... » (in Gorrée, 1946, I : 165). Un an plus tard, le 10 avril 1916, il reprend cet argument dans une correspondance envoyée au commandant Meynier : « Je crois faux que Firhoun ait obtenu le concours de Moussa ; Moussa est trop intelligent pour ne pas savoir, lui qui a vu la France, que nous aurons le dernier mot... » (in Foucauld, 1954 : 126) La même affirmation se retrouve mot à mot dans une lettre envoyée le lendemain à Paul Duclos (in Gorrée, 1946, I : 234)

Mûsa semble en témoigner lui-même dans une lettre circulaire envoyée début 1917 à toutes les tribus de l'Ahaggar, leur demandant de rester fidèles à la France. Il écrit : « Je tiens à vous dire que l'autre année, je suis allé en France et que j'ai visité la ville de Paris. J'ai vu la puissance et la grandeur du pays qu'est la France. Oh ! gens ne vous emportez pas, n'écoutez pas ceux qui prétendent faire la guerre sainte avec des mensonges et sans but. Je vous avertis que tous ceux qui écouteront les gens qui disent faire la guerre sainte et qui ne tiendront pas leur parole seront châtiés et regretteront leur conduite. Tenez votre parole et restez fidèle à la France. » (AOM OA 41) ■



« Cette adresse par Moussa ag Amastan, Amenokal du Ahaggar, au Père de Foucauld, au retour de son voyage en France. »

Article paru en Une du *Petit Parisien* le 9 août 1910

UN AMI DE LA FRANCE

Moussa ag Amastane amenoukal des Ahaggar

Le grand chef touareg, par l'organe du colonel
Laperrine, a bien voulu, hier, nous confier
ses premières impressions de voyage.

Superbe, dans son long burnous blanc, le front voilé par un haïck retombant en plis nobles autour de son front bronzé, le bas du visage dissimulé sous le voile noir des Touaregs, Moussa ag Amastane, fils d'Amdor, grand amenoukal des Kef-Ahaggar, contemplant Paris, hier matin, du haut du balcon du cercle militaire.

À ses côtés, Ouenni ag Mennir et Sourï ag Chikkat contemplant à son exemple, en grand silence, le décor splendide qui s'offrait à leurs yeux étonnés...

En bas, sur les trottoirs de l'avenue de l'Opéra, la foule peu à peu s'accumulait curieuse, plutôt sympathique, fort intriguée par ces trois colosses, tout de blanc vêtus, immobiles comme des statues, et qui fumaient de longues cigarettes, en regardant grouiller à leurs pieds la cohue affairée du peuple parisien.

Que pensait, de la ville qu'il n'a fait qu'entrevoir, dans la nuit de son arrivée, ce guerrier rude et austère, ce chef de partisans qui a mis son influence et son large glaive au service de notre influence ? Je suis allé le lui demander.

Deux interprètes

C'est le colonel Laperrine, le fier soldat à qui nous devons d'avoir rétabli la sécurité dans le Touat, le Tidikelt et les oasis Chambâas, qui a bien voulu se faire l'interprète de Moussa ag Amastane. L'amenoukal des Kel-Ahaggar ne connaît pas un traître mot de français ni d'arabe. Il s'exprime en dialecte touareg. Ouenni ag Mennir traduit du touareg en arabe les réponses du chef que le colonel Laperrine transpose à son tour de l'arabe en français. Moussa ag Amastane, dit le colonel Laperrine, éprouve, — il serait d'ailleurs stupé-



fiant qu'il en fut autrement – un étonnement d'instant en instant renouvelé et qu'il nous est difficile de concevoir, parce que, faute de mots et d'expressions pour traduire sa pensée, il ne peut nous confier celle-ci en entier...

- « C'est grand »

Telle est l'exclamation qui revient chaque instant sur ses lèvres, en compagnie d'une énergique interjection, qui n'est traduisible en français que par ces termes argotiques: « Je suis épaté! »

Déjà cependant sa curiosité est émuée sur certains points: les automobiles, les chemins de fer lui semblent choses normales; on lui en a, tant bien que mal, expliqué le mécanisme, défini les rôles, démontré l'utilité.

Je dois, à la vérité, déclarer qu'il préfère l'automobile à tout autre mode de transport; ce primitif subit la mystérieuse attirance de la vitesse et en aime la griserie.

Le vapeur qui nous transporta d'Alger à Marseille l'étonna davantage. Mais ce qui l'émut le plus, ce fut le mal de mer, qui l'éprouva beaucoup, ainsi que ses deux compagnons. Il croyait sa dernière heure venue et se résignait, avec un fatalisme tout musulman, à finir de la sorte, quand, la mer étant devenue moins mauvaise, les effets du mal cessèrent de se produire. Depuis, une question revient souvent dans sa conversation: - Pourquoi avons-nous été malades? Pourquoi vous autres, les blancs, n'avez-vous pas souffert comme nous? Nos réponses le laissent méditatif.

Pas de programme officiel

- Qu'allez-vous lui montrer, en France?

- Nous n'en savons encore rien. Le ministre de la Guerre est absent. Le gouverneur général de l'Algérie ne sera à Paris que le 10 ou le 11 août. Nous n'avons, en conséquence, pu arrêter encore aucun programme... Nous allons, en attendant, leur faire visiter Paris, en automobile, parcourir nos boulevards, nos promenades, nos grandes rues. Nous leur montrons nos monuments et nous espérons les intéresser grandement.

- Moussa ag Amastane est-il intelligent?

- Fort intelligent, très réfléchi, très prudent, très sage. Il a compris que son intérêt et l'intérêt des siens lui commandaient de devenir non seulement nos amis mais encore nos auxiliaires... Cette pensée, bien mûrie en lui, il s'est, de toutes ses forces, employé à la réaliser et ce ne fut pas je vous l'assure, une tâche facile qu'il entreprit là.

Mais il avait au cœur une conviction inébranlable. Le marabout qui l'éleva, Baï, kountah des Iforas, était déjà fort bien disposé pour nous. Son oncle Amdor, l'aïda de toute son influence, mais la lutte fut rude, car Moussa ag Amastane, pour avoir avoué très haut ses préférences et fait connaître ses résolutions, fut bientôt suspect à tous les siens et éveilla la jalousie et la haine de son cousin germain, Atticci ag Amellal de la tribu des Kel-Rela,

qui était alors amenoukal des Kel-Ahaggar.

Cet Atticci ag Amellal avait succédé au terrible Ahitarel qui fit massacrer la mission Flatters et avec qui nous nous étions toujours refusés à traiter. C'était l'homme du parti pillard, le défenseur des traditions, du nomadisme bandit, un brave d'ailleurs, d'un fanatisme exaspéré, et de la plus sanguinaire humeur. Il nous combattit avec fureur, mais en 1902, le 7 mai, le lieutenant Cottenet, qui commande présentement le goum de Casablanca, lui infligea une défaite mémorable.

Vaincu, Atticci ag Amellal fut pris et déposé par Moussa ag Amastane, qui apportait aux Ahaggar révoltés la promesse du pardon, de l'aman... Il fut instauré amenoukal et nous prouva la solidité de ses opinions en nous prêtant, chaque fois qu'il put le faire, aide et concours dans des circonstances parfois difficiles... Tel est l'homme qui nous rend visite aujourd'hui. Nous lui devons beaucoup, car nous ne devons pas nous dissimuler que sans son concours loyal et désintéressé, la pacification du Sahara, du Sud-Oranais et du Touat nous eût coûté du temps, du sang et de l'or. Grâce à lui, le banditisme au Sahara a pris fin et nous lui en devons un peu de gratitude, car, je vous le répète, sans son énergique et intelligente intervention, nombre des nôtres fussent restés sur le sable saharien. Nous pouvons donc lui témoigner quelque sympathie: il la mérite amplement.

- Les Touaregs tendent donc à se civiliser, mon colonel?

- Ils tendent surtout à entrer à notre service, à devenir nos alliés et nos auxiliaires et à conserver néanmoins leur liberté. Ce sont des êtres rudes, peu enclins à la douceur, d'une humeur batailleuse, qui n'est point faite pour nous déplaire et d'une réelle valeur militaire. Mais ces nomades ne sont pas sots. Ils ont compris qu'ils avaient tout intérêt à venir loyalement à nous, qui ne voulions en aucune façon leur imposer une loi nouvelle, et qui n'avions pas le moindre désir de les réduire en esclavage.

Ils se sont rendu compte que nous étions les plus forts et qu'il n'y avait pas de parti plus sage que la soumission et la coopération loyale, de part et d'autre, à l'œuvre de pacification et de civilisation entreprise par la République. Ils savent également que nous ne nourrissons contre eux aucune haine et ils ont appris à connaître la valeur de nos soldats et la puissance de nos armes. Autant d'excellentes raisons pour ne point refuser l'alliance que nous leur offrons... étant donné surtout qu'ils n'ont fait qu'y gagner.

Les mœurs des Touaregs

- On a, mon colonel, dit beaucoup de choses sur les Touaregs: pillards, voleurs, cruels, sans loyauté aucune, fanatiques...

- On a dit beaucoup de choses, parmi lesquelles il est quantité d'erreurs et un peu de vérités. Les Touaregs

sont des primitifs, des Orientaux et des musulmans; trois raisons péremptoires pour que nous ne comprenions pas de la même façon qu'eux l'honneur, la bravoure et la loyauté. « Affaire mouton pas affaire cabri », disent les nègres... et ce dicton résume assez exactement ma pensée.

Ces rudes adversaires sont d'une autre race que la nôtre, d'une mentalité qui n'a aucun point de contact avec la mentalité européenne. Il faut donc les prendre tels qu'ils sont et ne point juger leurs actes selon notre vision.

Ce sont, en tout cas, de précieux auxiliaires, sobres, braves, tenaces, d'une endurance extraordinaire. Ils sont monogames, et ont un grand respect de la femme, respect si grand même qu'ils laissent aller leurs femmes et leurs filles dévoilées et que celles-ci et celles-là jouissent d'une extrême liberté. Il n'est pas rare de voir une jeune fille touarègue aller rendre visite à l'une de ses amies, à cent kilomètres de là.

Par cette liberté laissée à la femme, les Touaregs prouvent bien qu'ils n'ont pas de traits communs avec les Arabes.

On est d'ailleurs mal fixé sur leur ethnologie: sont-ils Berbères, Sémites ou appartiennent-ils à une race disparue? Les avis diffèrent sur ce point... et je ne veux point me charger de les départager.

Mais moi, qui vis depuis sept ans bientôt dans leur compagnie et qui ai le désir d'y vivre longtemps encore, moi qui ai vu Moussa ag Amastane à l'œuvre, je vous assure que nous avons amené à nous des hommes dont la collaboration nous sera infiniment précieuse. Nous les avons mis en confiance.

Ils causent volontiers avec nous et se livrent chaque jour davantage. C'est une race riche, saine, forte, dont nous pouvons attendre beaucoup. Les hommes qui opéreront sous nos ordres sont tous jeunes et libres, car on se marie tard en pays touareg: l'homme vers quarante ou quarante-cinq ans, la femme vers vingt-cinq ou trente ans.

Nous ferons là-bas de la bonne besogne, tenez-le pour certain.

- Merci mon colonel.
- À votre disposition monsieur!

Bibliographie

BAZIN, René (1921). *Charles de Foucauld. Explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, Paris, Plon.

FOUCAULD, Charles de (1954). *Lettres inédites au Général Laperrine*. Paris, La Colombe.

FOUCAULD, Charles de (1986). *Carnets de Tamanrasset (1905-1916)*, Paris, Nouvelle Cité.

FOUCAULD, Charles de (1993). *Carnet de Beni Abbès (1901-1905)*, Paris, Nouvelle Cité.

FOUCAULD, Charles de (1998). *Correspondances sahariennes*, Paris, Cerf.

FOUCAULD, Charles de (2001-2002). « Lettres à Monsieur René Basset, doyen à la faculté des lettres d'Alger », *Études et documents berbères*, 19-20: 175-290.

FOUCAULD, Charles de (2005). *Lettres à sa sœur Marie de Blic*, Paris, Le Livre Ouvert.

FOUCAULD, Charles de (2016). *Correspondances avec les neveux et nièces (1893-1916)*, Paris, Karthala.

GORRÉE, Georges (1946). *Les amitiés sahariennes du Père de Foucauld*, 2 tomes, Paris, Arthaud.

HÉRISSON, René (1937). *Avec le Père de Foucauld et le Général Laperrine. Carnets d'un saharien (1909-1911)*. Paris, Plon.

LEHURAUX, Louis (1946). *Au Sahara avec le Père Charles de Foucauld*. Paris, Éditions Saint-Paul.

PANDOLFI, Paul (1997). « Sauront-ils séparer entre les soldats et les prêtres? L'installation du Père de Foucauld dans l'Ahaggar », *Journal des Africanistes*, 67, (2): 49-71.

PANDOLFI, Paul (2006). *Une correspondance saharienne. Lettres inédites du général Laperrine au commandant Cauvet*. Paris, Karthala

PANDOLFI, Paul (2016). « 1913. Foucauld et Ouksem voyagent en France », *Le Saharien*, 217-218: 50-71.



▲ Cette photo a été prise lors de la visite de la Mission Touareg au Haras du Pin. On voit bien, à gauche, l'interprète arabe Anani qui est le seul sans voile sur le bas du visage.